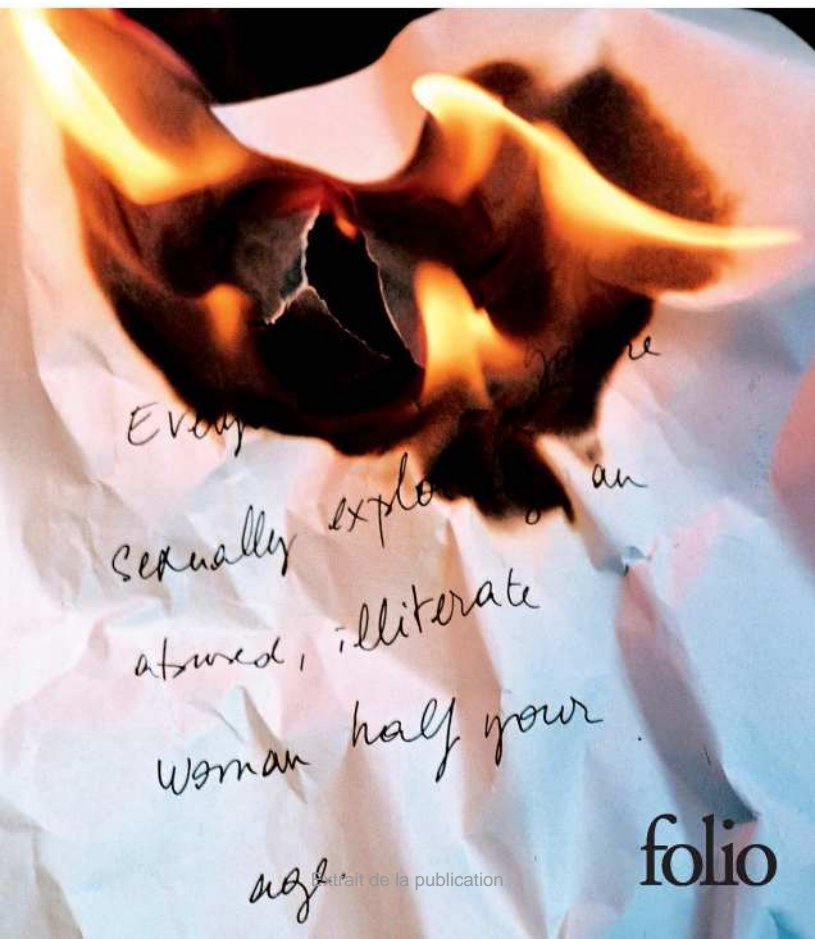


Philip Roth

La tache



Every

sexually exploited an

abused, illiterate

woman half your

age

Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

La tache

*Traduit de l'américain
par Josée Kamoun*

Gallimard

Titre original :

THE HUMAN STAIN

© *Philip Roth, 2000*

All rights reserved.

© *Éditions Gallimard, 2002, pour la traduction française.*

Philip Roth est né à Newark aux États-Unis en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185) lui vaut le National Book Award en 1960. Depuis, il a reçu de nombreux prix aux États-Unis : en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 2293), en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653) et en 1995 pour *Le théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). *Pastorale américaine* (Folio n° 3533) a reçu le prix du Meilleur livre étranger en 2000 et *La tache* le prix Médicis étranger en 2002.

ŒDIPE :

Quel est le rite de purification ? Comment
faudra-t-il l'accomplir ?

CRÉON :

En bannissant un homme, ou par l'expiation
du sang par le sang.

SOPHOCLE
Œdipe roi

I

De notoriété publique

À l'été 1998, mon voisin, Coleman Silk, retraité depuis deux ans, après une carrière à l'université d'Athena où il avait enseigné les lettres classiques pendant une vingtaine d'années puis occupé le poste de doyen les seize années suivantes, m'a confié qu'à l'âge de soixante et onze ans il vivait une liaison avec une femme de ménage de l'université qui n'en avait que trente-quatre. Deux fois par semaine, elle faisait aussi le ménage à notre poste rurale, baraque de planches grises qu'on aurait bien vu abriter une famille de fermiers de l'Oklahoma contre les vents du Dust Bowl dans les années trente, et qui, en face de la station-service, à l'écart de tout, solitaire, fait flotter son drapeau américain à la jonction des deux routes délimitant le centre de cette petite ville à flanc de montagne.

La première fois que Coleman avait vu cette femme, elle lessivait le parterre de la poste : il était arrivé tard, quelques minutes avant la fermeture, pour prendre son courrier. C'était une grande femme maigre et anguleuse, des cheveux blonds grisonnants tirés en queue-de-cheval, un visage à l'architecture sévère comme on en prête volontiers aux pionnières des rudes commencements de la Nouvelle-Angle-

terre, austères villageoises dures à la peine qui, sous la férule du pasteur, se laissaient docilement incarcérer dans la moralité régnante. Elle s'appelait Faunia Farley, et plaquait sur sa garce de vie l'un de ces masques osseux et inexpressifs qui ne cachent rien et révèlent une solitude immense. Faunia habitait une chambre dans une laiterie du coin, où elle aidait à la traite des vaches pour payer son loyer. Elle avait quitté l'école en cinquième.

L'été où Coleman me mit dans la confiance fut celui où, hasard opportun, on éventa le secret de Bill Clinton jusque dans ses moindres détails mortifiants, plus vrais que nature, l'effet-vérité et la mortification dus l'un comme l'autre à l'âpre précision des faits. Une saison pareille, on n'en avait pas eu depuis la découverte fortuite des photos de Miss Amérique dans un vieux numéro de *Penthouse* : ces clichés du plus bel effet, qui la montraient nue à quatre pattes et sur le dos, avaient contraint la jeune femme honteuse et confuse à abdiquer pour devenir par la suite une pop star au succès colossal. En Nouvelle-Angleterre, l'été 1998 s'est distingué par une tiédeur, un ensoleillement délicieux, et au base-ball par un combat de titans entre un dieu du *home-run* blanc et un dieu du *home-run* café-au-lait. Mais en Amérique en général, ce fut l'été du marathon de la tartuferie : le spectre du terrorisme, qui avait remplacé celui du communisme comme menace majeure pour la sécurité du pays, laissait la place au spectre de la turlute ; un président des États-Unis, quadragénaire plein de verdure, et une de ses employées, une drôlesse de vingt et un ans folle de lui, batifolant dans le bureau ovale comme deux ados dans un parking, avaient rallumé la plus vieille passion fédératrice de l'Amérique, son plaisir le plus dangereux peut-être, le plus subversif historiquement : le vertige de l'indignation

hypocrite. Au Congrès, dans la presse, à la radio et à la télé, les enfoirés à la vertu majuscule donnaient à qui mieux mieux des leçons de morale, dans leur soif d'accuser, de censurer et de punir, tous possédés par cette frénésie calculée que Hawthorne (dans les années 1860, j'aurais été pour ainsi dire son voisin) avait déjà stigmatisée à l'aube de notre pays comme le « génie de la persécution » ; tous mouraient d'envie d'accomplir les rites de purification astringents qui permettraient d'exciser l'érection de la branche exécutive — après quoi le sénateur Lieberman pourrait enfin regarder la télévision en toute quiétude et sans embarras avec sa petite-fille de dix ans. Non, si vous n'avez pas connu 1998, vous ne savez pas ce que c'est que l'indignation vertueuse. L'éditorialiste William F. Buckley, conservateur, a écrit dans ses colonnes : « Du temps d'Abélard, on savait empêcher le coupable de recommencer », insinuant par là que pour prévenir les répréhensibles agissements du président (ce qu'il appelait ailleurs son « incontinence charnelle ») la destitution, punition anodine, n'était pas le meilleur remède : il aurait mieux valu appliquer le châtement infligé au XII^e siècle par le couteau des sbires du chanoine Fulbert au chanoine Abélard, son collègue coupable de lui avoir ravi sa nièce, la vierge Héloïse, et de l'avoir épousée. La nostalgie nourrie par Buckley pour la castration, juste rétribution de l'incontinence, ne s'assortissait pas, telle la fatwa lancée par l'ayatollah Khomeiny contre Salman Rushdie, d'une gratification financière propre à susciter les bonnes volontés. Elle était néanmoins dictée, cette nostalgie, par un esprit tout aussi impitoyable, et des idéaux non moins fanatiques.

En Amérique, cet été-là a vu le retour de la nausée ; ce furent des plaisanteries incessantes, des spéculations, des théories, une outrance incessantes ; l'obli-

gation morale d'expliquer les réalités de la vie d'adulte aux enfants fut abrogée au profit d'une politique de maintien de toutes les illusions sur la vie adulte ; la petitesse des gens fut accablante au-delà de tout ; un démon venait de rompre ses chaînes, et, dans les deux camps, les gens se demandaient : « Mais quelle folie nous saisit ? » ; le matin, au réveil, les femmes comme les hommes découvraient que pendant la nuit, le sommeil les ayant affranchis de l'envie et du dégoût, ils avaient rêvé de l'effronterie de Bill Clinton. J'avais rêvé moi-même d'une banderole géante, tendue d'un bout à l'autre de la Maison-Blanche comme un de ces emballages dadaïstes à la Christo, et qui proclamait « ICI DEMEURE UN ÊTRE HUMAIN ». Ce fut l'été où, pour la millionième fois, la pagaille, le chaos, le vandalisme moral prirent le pas sur l'idéologie d'untel et la moralité de tel autre. Cet été-là, chacun ne pensait plus qu'au sexe du président : la vie, dans toute son impureté impudente, confondait une fois de plus l'Amérique.

Parfois, le samedi, je recevais un coup de fil de Coleman. Il m'invitait chez lui, sur l'autre versant de la montagne, après dîner, pour écouter de la musique, faire une partie de rami à un penny le point, ou bien passer une heure ou deux dans son séjour, à boire du cognac ; ainsi l'aidais-je à traverser ce qui était pour lui la soirée la plus pénible de la semaine. L'été 1998, en effet, cela faisait à peu près deux ans qu'il vivait seul dans la grande maison de planches blanche où il avait élevé ses quatre enfants avec Iris, sa femme, laquelle était morte d'une attaque du jour au lendemain, en plein milieu de la bataille qui l'opposait lui-même à la faculté depuis que deux de ses étudiants l'avaient dénoncé pour racisme.

Il avait fait presque toute sa carrière à Athena. C'était un extraverti à l'intelligence aiguë, un homme de la ville, charmeur, main de fer dans un gant de velours, qui tenait du guerrier et du manipulateur, aux antipodes, en somme, du latiniste-helléniste pédant — comme le prouvait le club de conversation latine et grecque qu'il avait monté du temps qu'il n'était qu'un jeune assistant hérétique. Son vénérable panorama de la littérature grecque en traduction — qu'on appelait DHM, des Dieux, des Héros et des Mythes — connaissait un franc succès auprès des étudiants, précisément à cause de tout ce qu'il y avait de direct, de franc, d'énergique (qualité rare chez les universitaires) dans son comportement. « Vous savez comment commence la littérature européenne ? demandait-il à ses étudiants après avoir fait l'appel, lors du premier cours. Elle commence par une querelle. » Sur quoi il prenait son *Iliade* et lisait à la classe les premiers vers : « “Chante, divine muse, la colère désastreuse d'Achille... Commence au début de la querelle qui opposa Agamemnon, le roi des hommes, au grand Achille.” Or, qu'est-ce qu'ils se disputent, ces deux hommes puissants, ces deux âmes violentes ? C'est aussi primitif qu'une rixe de bar. Ils se disputent une femme. Une fille, pour mieux dire. Une fille volée à son père, une fille enlevée à la faveur des combats. Seulement voilà, Agamemnon préfère de loin cette fille à sa femme, Clytemnestre. “Clytemnestre ne la vaut pas, dit-il, ni quant au visage, ni quant au corps.” Vous conviendrez que c'est une manière assez directe d'expliquer pourquoi il refuse de la rendre. Lorsque Achille exige qu'il la rende à son père pour apaiser Apollon, dieu que son rapt a jeté dans une colère meurtrière, Agamemnon refuse ; il ne s'exécutera que si Achille lui donne sa captive en échange. Voilà rallumée la

fureur d'Achille. Car Achille carbure à l'adrénaline; c'est la tête brûlée la plus inflammable, la plus explosive qu'un écrivain ait jamais pris plaisir à dépeindre; qu'il s'agisse de son prestige ou de ses appétits, c'est la machine à tuer la plus sensitive de toute l'histoire de la guerre. Le fameux Achille, qu'on s'aliène sitôt que son honneur est égratigné. Par sa fureur despotique sous l'outrage — l'outrage de devoir rendre sa captive —, Achille, ce grand héros, s'isole lui-même, prend une position de défi contre la société dont il est le glorieux protecteur, et qui a tant besoin de lui. C'est donc une querelle, une querelle autour d'une jeune fille et de son jeune corps, des délices de la voracité sexuelle; voilà comment, pour le meilleur et pour le pire, dans cette atteinte à la prérogative phallique, à la *dignité* phallique d'un prince-guerrier dont c'est le flux vital, voilà comment débute la grande littérature d'imagination en Europe, et voilà pourquoi, près de trois mille ans plus tard, nous commencerons par là aujourd'hui... »

Lorsqu'il avait été engagé par l'université, elle ne comptait encore qu'une poignée de Juifs parmi ses professeurs, et dans toute l'Amérique il fut peut-être le premier à pouvoir enseigner au département de Lettres classiques; quelques années auparavant, l'université avait bien eu son Juif, E.I. Lonoff, le nouvelliste aujourd'hui quasi oublié à qui j'avais moi-même rendu une visite mémorable du temps que j'étais apprenti-écrivain, fraîchement publié, et que, en butte aux ennuis, je recherchais avidement la caution d'un maître. Pendant toutes les années quatre-vingt et jusque dans les années quatre-vingt-dix, Coleman avait aussi été le premier et d'ailleurs le seul Juif doyen de l'université d'Athens; puis, en 1995, lorsqu'il avait quitté ses fonctions pour terminer sa carrière comme il l'avait commencée, c'est-à-dire en enseignant, il

avait repris deux de ses anciens cours sous l'égide du programme de Langues et Littératures qui avait absorbé le département de Lettres classiques, et qui était dirigé par le professeur Delphine Roux. Du temps qu'il était doyen, et qu'il jouissait du soutien plein et entier d'un jeune président d'université ambitieux, Coleman avait repris une faculté vieillotte qui ressemblait au château de la Belle au bois dormant. Au prix de quelques passages de rouleau compresseur, il avait liquidé cette sinécure pour gentlemen-farmers en encourageant de manière musclée la vieille garde caduque à demander sa retraite anticipée — en suite de quoi il avait recruté de jeunes assistants ambitieux et remanié de fond en comble les programmes offerts. Il est quasiment certain que s'il avait pris sa retraite à son heure, sans anicroche, on aurait eu droit à un volume d'hommages, à une série de conférences Coleman Silk érigées en institution, à une chaire de lettres classiques à son nom; étant donné le rôle qu'il avait joué dans la renaissance de l'université au xx^e siècle, il n'est pas exclu que le Pavillon des Humanités, ou même North Hall, l'édifice-phare de l'université, aurait été rebaptisé en son honneur après sa mort. Dans le petit monde universitaire où il avait passé le plus clair de sa vie, les ressentiments, les controverses et même les inquiétudes qu'il avait inspirés auraient été oubliés de longue date, son nom aurait été, au contraire, glorifié à jamais.

Ce fut à peu près au milieu du second semestre où il avait recommencé d'enseigner à plein-temps que Coleman prononça le mot scélérat qui devait le pousser à rompre lui-même tout lien avec l'université — ce seul mot scélérat parmi des millions prononcés à voix haute pendant les années où il avait enseigné et administré, ce mot qui, selon lui, était la cause directe de la mort de sa femme.

La classe comptait quatorze étudiants. Les premiers cours, il avait fait l'appel pour retenir leurs noms. Comme au bout de cinq semaines il y avait encore deux noms qui demeuraient sans écho, Coleman avait ouvert le cours de la sixième en demandant : « Est-ce que quelqu'un connaît ces gens ? Ils existent vraiment, ou bien ce sont des zombies¹ ? »

Un peu plus tard dans la journée, à sa grande surprise, son successeur, le nouveau doyen, l'avait convoqué pour répondre d'une accusation de racisme émanant des deux étudiants absents qui se trouvaient être noirs, et qui, malgré leur défection, avaient promptement été mis au courant de la formule par laquelle il avait publiquement soulevé le problème de leur absentéisme. Coleman répondit au doyen : « J'évoquais la possibilité qu'ils n'aient qu'une existence ectoplasmique ; est-ce que ça peut faire le moindre doute ? Ces deux étudiants n'avaient pas suivi un seul cours, c'est tout ce que je savais d'eux. J'employais le mot dans son sens communément reçu, son sens premier, « zombie », spectre, fantôme. Je n'avais pas la moindre idée de la couleur de leur peau. Sinon, moi qui fais très attention à ne jamais heurter la sensibilité des étudiants, je n'aurais jamais employé un mot pareil. Comprenez bien le contexte ; j'ai dit : Est-ce qu'ils existent *ou* est-ce que ce sont des zombies ? L'accusation de ces étudiants est spéceieuse. Elle est absurde. Mes collègues le savent bien, mes étudiants aussi. Le problème — le seul, d'ailleurs —, c'est l'absentéisme de ces deux élèves, leur fumisterie flagrante et inexcusable. Et le

1. L'équivoque n'est pas parfaitement traduisible, le mot « *spook* » signifiant « spectre », mais aussi, en argot d'il y a une cinquantaine d'années, l'équivalent de « bougnoule » ou « bam-boula ». (*N.d.T.*)

plus amer, c'est que cette accusation n'est pas seulement infondée, elle est aberrante. » Considérant qu'il en avait dit plus qu'assez pour sa défense et que le chapitre était clos, il rentra chez lui.

Or je me suis laissé dire que les doyens, même modèle courant, du fait qu'ils sont une manière d'État-tampon entre les professeurs et la haute administration, se font inmanquablement des ennemis. Ils n'accordent pas toujours les augmentations de salaire qu'on leur demande, ni les places de parking les plus convoitées parce que les plus commodes, ni les grands bureaux auxquels les professeurs considèrent avoir droit. Dans les départements en position de faiblesse, en particulier, les candidatures ou les promotions sont régulièrement rejetées. Les pétitions émanant d'un département pour avoir davantage de postes, ou d'heures de secrétariat, restent presque toujours sans effet, de même que les demandes de décharge d'horaires ou les requêtes pour éviter de faire cours au petit matin. Le remboursement des frais de déplacement pour se rendre à des colloques universitaires est régulièrement refusé, etc., etc. De surcroît, Coleman n'avait *pas* été un doyen modèle courant ; les professeurs dont il s'était débarrassé, les méthodes qu'il avait employées pour le faire, ce qu'il avait aboli, ce qu'il avait institué, l'audace avec laquelle il avait fait son travail malgré une résistance acharnée lui avaient valu des inimitiés qui allaient au-delà de celles de quelques mécontents, de quelques ingrats dont il aurait froissé la vanité. Sous la protection de Pierce Roberts, le jeune et beau président aussi fougueux que chevelu qui, sitôt à son poste lui-même, l'avait nommé doyen en lui disant : « Il va falloir que ça change, et ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à partir en préretraite ou planter leurs choux ailleurs », il avait tout

chamboulé. Huit ans plus tard, à mi-parcours de la carrière de Coleman, Roberts acceptait une promotion prestigieuse, la présidence du Big Ten, dix grandes universités du Midwest, fort de la réputation de tout ce qui avait été accompli en un temps record à Athena. Or, cet accomplissement, la faculté ne le devait pas à son président de charme, qui était surtout un excellent collecteur de fonds, et qui, s'étant bien gardé de monter au créneau lui-même, quittait Athena sa réputation intacte. Cet accomplissement, on le devait à la détermination de son doyen.

Coleman n'était pas doyen depuis un mois qu'il convoquait déjà pour un entretien tous les professeurs, y compris plusieurs mandarins issus de vieilles familles du comté qui avaient fondé matériellement et financièrement l'université, et qui, sans avoir vraiment besoin de cet argent pour vivre, n'étaient pas fâchés de percevoir un salaire. Chacun d'entre eux s'était vu demander à l'avance de se munir de son curriculum ; pour le cas où tel ou telle ne l'aurait pas apporté parce qu'il jugeait la chose indigne de lui, Coleman l'avait de toute façon sur son bureau. Il les retenait une bonne heure, plus parfois, jusqu'à ce que, ayant démontré avec quelque argument que les choses avaient enfin changé à Athena, il commençât à les faire transpirer. Il n'hésitait d'ailleurs pas à démarrer l'entretien en feuilletant le CV, avec cette question : « Mais en somme, ces onze dernières années, vous avez fait quoi au juste ? » Lorsqu'ils lui répondaient, comme un nombre écrasant d'entre eux, qu'ils publiaient régulièrement des articles dans les *Athena Notes*, lorsqu'il avait entendu une fois de trop les cuistreries philologiques, bibliographiques et archéologiques qu'ils allaient récupérer au fil des ans dans leurs fonds de thèses pour les « publier » dans le bulletin trimestriel ronéotypé et

relié de carton gris qu'on n'archivait nulle part ailleurs sur terre qu'à la bibliothèque d'Athena, il osait enfreindre le code des bonnes manières universitaires en déclarant, paraît-il : « En d'autres termes, vous recyclez vos déchets ? » Il ne se contenta pas de supprimer les *Athena Notes* en remboursant ses fonds — d'ailleurs insignifiants — au donateur, beau-père du rédacteur en chef. Afin d'encourager les retraites anticipées, il força les plus caducs des professeurs antiques et solennels à abandonner les cours qu'ils ressassaient depuis vingt ou trente ans pour leur attribuer les cours d'anglais et d'histoire générale de première année, ainsi que le nouveau programme d'orientation des arrivants, qui se déroulait durant les dernières chaleurs de l'été. Il supprima le prix du Meilleur Chercheur de l'année — bien mal nommé — et alloua les mille dollars à un autre chapitre. Pour la première fois dans l'histoire de la faculté, il exigea un dossier en règle avec description détaillée du projet pour toute demande d'année sabbatique rémunérée, demande rejetée la plupart du temps. Il récupéra la salle à manger des professeurs, avec ses allures de club et ses lambris de chêne dont on disait avec orgueil qu'ils étaient les plus beaux du campus ; il la rendit à sa vocation première, qui était d'accueillir les séminaires des meilleurs étudiants, contraignant ainsi les professeurs à manger à la cafétéria avec les élèves. Il remit en vigueur les réunions de professeurs — alors que son prédécesseur s'était fait des amis en ne les convoquant jamais, il demandait au contraire au secrétariat d'y contrôler l'assiduité, si bien que même les mandarins qui ne devaient que trois heures de cours par semaine furent obligés de faire acte de présence. Ayant déniché dans le règlement de la faculté un article stipulant que les comités exécutifs n'avaient pas de légiti-

mité, il argua que ces obstacles encombrants au changement ne s'étaient développés que par la tradition et les conventions, et les abolit pour diriger les réunions selon son bon plaisir, mettant à profit chacune d'entre elles pour annoncer parmi les prochaines mesures qu'il allait prendre les plus susceptibles de susciter des ressentiments accrus. Sous sa direction, la promotion devint plus difficile et — ce fut peut-être ce qui choqua le plus — il ne fut plus question d'être promu automatiquement selon son grade sur le simple fait d'être un professeur populaire; ni d'obtenir une augmentation de salaire qui ne soit pas liée au mérite. Bref, il introduisit la concurrence, il rendit la faculté compétitive, « en somme », nota un de ses ennemis de la première heure, « un comportement juif typique ». Chaque fois qu'il se formait un comité de mécontents pour aller se plaindre au président, Pierce Roberts soutenait indéfectiblement Coleman.

Pendant les années Roberts, tous les jeunes gens brillants que Coleman recrutait l'appréciaient parce qu'il leur faisait de la place et qu'il engageait des assistants de valeur parmi les étudiants de troisième cycle de Johns Hopkins, Harvard et Cornell; c'était la « révolution de la qualité », disaient-ils volontiers. Ils l'appréciaient parce qu'il tirait l'élite dominante de son petit club, qu'il menaçait l'image qu'elle se faisait d'elle-même, ce qui a le don d'excéder un professeur pontifiant. Tous les anciens, qui constituaient la partie faible du collège des professeurs, n'avaient survécu que parce qu'ils se considéraient avec complaisance comme des sommités — le plus grand érudit sur l'an 100 de notre ère, etc. Une fois contestés d'en haut, leur confiance en soi s'élimait, et en l'espace de quelques années on les vit presque tous disparaître. Époque exaltante! Mais un jour Pierce Roberts prit

Photocomposition CMB Graphic

44800 Saint-Herblain

ISBN :



La tache

Philip Roth

Cette édition électronique du livre
La tache de Philip Roth
a été réalisée le 08 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070315932 - Numéro d'édition : 183980).

Code Sodis : N50211 - ISBN : 9782072452260
Numéro d'édition : 232995.